

Cécile Roumiguère

À ceux qui disent non.

LILY

LA JOIE DE LIRE
ENCADRAGE

... des plumes blanches tombées du nid des tourterelles...

Paul Eluard, *Les Jeux de la Poupée*

Juin 2013,
en sortant de La Cinémathèque, Paris

Je ne m'y attendais pas. Une *extra ball* en plein cœur. Revoir ce film restauré, aussi lumineux que le jour de sa sortie... des années après, ça fait un coup. J'avais quoi ? Vingt-deux, vingt-trois ans ? Lorie est là devant moi à fredonner les chansons du film, inconsciente de mon trouble. J'aime la regarder marcher, elle a une allure folle... Elle aurait pu jouer dans *Les Parapluies*, *Les Demoiselles* ou n'importe quel film de Demy. Elle n'aurait pas été la fille de ma fille, je ne l'aurais pas regardée comme une enfant. J'aurais pu la croiser sur un tournage, je l'aurais certainement draguée. Mais c'est fini, *Les Parapluies*. J'ai soixante et onze ans, je suis son *daddy*, un grand-père gâteau. Où est passé le Philippe flamboyant, le tombeur de filles ? Disparu. Mangé par le temps. Pas de *remastérisation* dans la vraie vie. Ni *same player shoot again* ni *extra ball*. Juste le *tilt* final qui te tombe dessus quand tu t'y attends pas.

— *Non je ne-pou-rrai jamais vivre sans toi...* Dis-donc, c'est guimauve ton film.

— Guimauve ?

— Ouais. Du sucre, ça s'étire, ça sature tous tes sens, tu as le cœur au bord des lèvres mais tu en redemandes. *Mais mon amour ne me-qui-tte pas.*

— Le film t'a plu alors ?

— D'enfer ! Mais je m'attendais à une histoire de danseuses, tu m'avais dit que ça me ferait penser à marraine. Lily dansait, elle ne chantait pas...

— Elle ne vivait pas dans un magasin de parapluies non plus, c'est vrai. Non, ce n'est pas la même histoire, Loriane. *Les Parapluies de Cherbourg*, c'est un amour fou brisé par la guerre, des destins massacrés par la grande Histoire, et une femme qui ne sait pas dire non. C'était pas facile, à l'époque, de dire non.

— Et Lily, elle a su dire non à quoi ?

— À la vie qu'on avait choisie pour elle, peut-être. Au départ, elle était le parfait petit rat de l'Opéra. Jamais un reproche de ses professeurs, un corps fait pour la danse, de l'endurance, le bon tempo. Toujours à l'heure, toujours concentrée, toujours prête à recommencer ces gestes qui devaient la transformer un jour en étoile. Dans la famille, on pensait tous que le chemin de Lily était tracé, tout droit, dans l'univers des grands ballets classiques. Mais il y a eu la guerre et le départ de Michel.

— Michel, c'est son amoureux, comme dans le film ?

— Non, mais c'est pas loin de ça. Michel, c'est le frère de Lily, ton grand-oncle. Mon cousin.

— C'est trop compliqué ces histoires de famille... Marraine aimait son frère ?

— Plus que tout au monde, jusqu'à ses seize ans et cette année 61. Oui... jusque-là. Jusqu'à ce que la guerre les sépare.

— Seize ans... c'est bizarre de se dire que marraine a eu mon âge un jour. Et qu'elle a vécu pendant une guerre. Tu l'as faite, toi, cette guerre ?

— On ne parlait pas de guerre, c'étaient *les événements d'Algérie*. On y partait l'année de ses vingt ans. Quand je les ai eus, en août 1962, c'était fini, la France avait reconnu l'indépendance de l'Algérie depuis un mois.

— Mais si tu avais été plus vieux, tu l'aurais faite.

— Je ne sais pas, Lor'. C'est compliqué. Parfois je me demande encore si j'aurais eu le courage de refuser d'y aller.

— C'était si horrible ? Ton cousin Michel, il t'a raconté ?

— La guerre, ça ne se raconte pas, ça se vit. Dans les tripes, dans la sueur. Et dans la peur.

— Tu veux dire que c'est forcément du *live* ?

— C'est ça, la guerre, c'est forcément du *live* comme tu dis.

Avril 1961,
quelque part sur les terres algériennes

Ce sifflement... J'entends plus rien, je suis sourd ! Putain, ça y est, je suis sourd ! Saleté de grenade, saleté de guerre... Et la femme ? Explosée. C'est sûr. Plus rien à faire. Si seulement je pouvais chialer. J'en ai ma claque de ramper, m'arracher les mains à avancer sur ces cailloux, de la sueur plein le cou et une envie de pisser à faire dans mon froc. Mais ce serait pire, la pisse séchée, sous ce soleil, c'est du poison pour la peau. J'ai déjà les pieds ouverts de partout. Ça grouille de champignons au fond de mes godillots. Qu'est-ce que je fous là ? Je veux rentrer à la maison. Revoir Claire. Et Lily. Manger la tarte aux pommes de maman, boire son café tiède. Aller au ciné sous la pluie, écouter de la musique. Qu'est-ce que je donnerais pas pour une soirée dans un club de jazz...

— Leguen ! Qu'est-ce que tu fous ? Relève-toi !

Pourquoi il me regarde comme ça, avec sa tête d'abruti ? Il m'a jamais vu ? Sa bouche se tord, un serpent qui se tortille. Il crie... C'est ça, il crie, et moi je me plie en deux de rire, les gradés peuvent plus me faire chier, je les entends plus, je suis sourd. Sourd, S-O-U-R-D, mon adjudant. Je m'en vais mon adjudant, c'est la quille, je glisse, le noir.

— Leguen ! Brancardiers, ramenez vos fesses, on perd Leguen.

C'est. Si bon. Glisser...

Mardi 12 mai 1961,
fin de matinée, Opéra de Paris

— Et un, et deux, et trois... gli-ssé... et quatre et cinq et six... Échappé...

Le ciel était gris. Gris comme les toits de l'Opéra.

— Plus haut les levés ! Allons, Mesdemoiselles, arrondissez les bras...

Assise à son piano, M^{me} Piakova retenait ses notes. Adagio.

Pas de lumière ce jour-là, comme depuis des jours, des semaines, des mois. Lily ne savait plus depuis combien de temps il faisait mauvais sur Paris.

— Et je-té ! Oui, joli... Plus haut les jambes, plus haut...

Ou plutôt si, elle le savait. Il pleuvait sur sa vie depuis exactement 7 mois, ou 206 jours, presque 5 000 heures ou 18 millions de secondes. Depuis le 17 octobre dernier.

— Tirez, tirez sur vos pointes, é-ti-rez... Vos pointes, Lily, vos pointes ! Lily, vous rêvez ?

Imiter M^{lle} Bellesjambes pour faire rire Michel, marcher sous la pluie avec lui, sentir son regard sur elle quand elle dansait... oui, Lily rêvait.

— Vous pouvez aller vous changer. Très bien, Jacques, vous, c'était parfait. Lily, vous viendrez me voir avant le cours cet après-midi, j'ai à vous parler.

*

— *J'ai à vous parler...* Quand Lily m'a raconté cette scène, des années après, elle en tremblait encore, comme si elle la revivait. Impossible de l'oublier, c'était la première fois de sa vie qu'un professeur avait quelque chose à lui reprocher. Elle avait toujours été une enfant sage. Ta marraine ne le savait pas encore, mais ce moment était une porte, un dernier regard sur la vie qu'elle aurait pu avoir.

— Elle s'est fait virer ?

— Tu es trop pressée, Lor'. Imagine... la vie, c'est énorme, ça ne peut pas être un seul fil qui se déroule sous tes doigts. Il en faut plusieurs, qui se tressent, se nouent. Qui cassent, parfois. D'autres s'effilochent. Ce jour-là, c'est ma cousine Lily qui se sentait tout effilochée.

*

Le cours était fini, les élèves s'éparpillaient. M^{me} Piakova s'est levée. Elle a fermé son piano et elle est sortie en traînant derrière elle un pied dont personne n'avait jamais su comment il avait été blessé. Grincements sur le parquet. Lily a attrapé son sac à l'envers, tout s'est répandu sur le sol. Nicole s'est penchée, elle l'a aidée à ramasser son porte-monnaie, ses journaux.

— Tu lis les nouvelles maintenant ? J'imagine que ce n'est pas l'actualité du pape qui t'intéresse. Montre-moi...

Mauvais temps sur la France, ça, merci, on n'a pas besoin des journaux pour le savoir. Encore des attentats ? Ça commence à bien faire, ils nous enquiennent avec leur guerre...

Lily n'a pas répondu. Elle a arraché ses journaux des mains de son amie. Nicole s'est reprise :

— OK, excuse-moi. Mais tu devrais penser à autre chose ! Franchement, on est là, à Paris, on a seize ans, on va pas pourrir notre jeunesse à penser à cette fichue guerre !

Lily s'est tournée vers le miroir. Elle aurait pu mordre Nicky, ou la gifler, elle ne l'a pas fait. Lily n'était pas comme ça, on lui demandait d'être douce et sage depuis toujours, depuis toujours elle obéissait. Et Nicky était son amie... Elle aurait dû comprendre la tristesse de Lily. Est-ce que Nicky ne pensait jamais à Michel depuis qu'il était parti là-bas, en Algérie ? Depuis des semaines, Lily avait eu si peu de nouvelles de son frère... Quelques lettres, puis des phrases griffonnées sur des pages arrachées à des cahiers d'écolier. À croire que Michel oubliait sa sœur, sa mère. Lui qui aimait tant écrire, discuter de tout, la guerre lui avait volé ses mots. Et maintenant... plus de lettre, plus de nouvelle. Lily préférait ne pas y penser. Ce silence était un vertige. Il était l'impossible.

Lily attrapa son chandail. C'est peut-être parce qu'elle était fille unique que Nicky avait du mal à comprendre son angoisse. Elle n'avait jamais partagé ses jours avec un grand frère qui la protégeait, qui l'aimait et la regardait comme jamais personne d'autre ne la regarderait.

Nicky s'est approchée, elle a touché l'épaule de Lily, qui a sursauté.

— Tu fais la tête ? Allez, arrête de penser à ça tout le temps, Michel reviendra, tu sais bien. Il serait content de savoir que tu t'amuses pendant qu'il...

Le corps de Lily a répondu à sa place, il s'est tendu. Elle a repoussé cette fille qui était son amie depuis si longtemps et qui ne comprenait plus rien à ce qu'elle vivait. Le regard de Nicky est devenu lourd de toute cette enfance de fous rires partagés. Elle a chassé le gris dans ses yeux en soulevant sa frange d'un souffle :

— Oh, moi, ce que j'en disais...

Puis elle s'est éloignée vers un groupe de filles prêtes à partir. Lily s'est penchée pour rajuster la fermeture de son sac. Les filles ont éclaté de rire. De quoi se moquaient-elles ? Des vacheries de M^{lle} Bellesjambes ? De Lily ? Lily s'en fichait. Cette crampe... elle revenait. Lily s'est forcée à respirer plus largement. Retenir la douleur, l'empêcher d'envahir le bas de son ventre. Elle n'y est pas arrivée. Depuis quelque temps, la douleur gagnait toujours.

Nicole s'est retournée, toute en sourire. Elle a vu Lily pliée en deux, sa grimace. Son visage s'est troublé :

— Lily... Ça va ?

Lily l'a rassurée d'un geste, ce n'était rien, ou si peu. Nicky a insisté :

— Tu viens ? On va manger en regardant passer les trains à Saint-Lazare.

Lily a haussé les épaules. Les filles sont sorties dans un piaaillement de volière. Nicky a hésité un instant, elle a lancé un regard à son amie. Lily s'est penchée sur son sac pour l'ignorer. Quand elle a relevé la tête, Nicole n'était plus là. Seule dans le vestiaire, Lily a pris le temps de regarder les justaucorps suspendus, les miroirs salis de traces de doigts. Elle aimait sentir cette odeur de poudre, de talc et de sueur. Elle a fini de délayer ses chaussons, il fallait qu'elle sorte si elle ne voulait pas rester enfermée là tout le temps du déjeuner.

*

Sur son toit, Nino a regardé les jeunes filles s'envoler. Elles ne le connaissaient pas, ne savaient même pas qu'il s'appelait Nino et qu'il les aimait. Enfin... surtout elle. Il rangea son carnet. Elles étaient toutes belles, mais elle, c'était autre chose. Son regard était noyé, elle était là et elle était ailleurs en même temps. Si belle. Il y avait longtemps qu'il la guettait, elle ne le savait pas. Pour toutes ces filles, pour ces danseurs, il n'était qu'une ombre, une silhouette qu'ils croisaient dans les couloirs. Un ouvrier. Rien de plus. Une fois, elle, elle avait failli le voir. Il raccordait un bout de zinc sur la corniche, elle avait regardé par la lucarne, il s'était reculé, très vite, elle aurait pu croiser son regard ! Le cœur de Nino s'était mis à battre très fort, à en avoir le vertige.

Le ciel était presque violet maintenant. Un air frais s'était engouffré sur Paris et des nuages plombés annonçaient l'orage. Avec un peu de

chance, il ne pleuvrait pas avant le soir. Nino frissonna. Pour elle, il n'existait pas, et c'était mieux comme ça.

À l'écart de la lucarne, au pied de l'Apollon, il savait qu'on ne pouvait pas le voir depuis la salle de danse. Il s'asseyait là. Entre deux réparations, il avait tout son temps pour la dessiner.

Elle est si belle, elle m'émerveille.

Ne pas la toucher, ne pas l'effaroucher.

Jour et nuit je rêve d'elle,
des mots que je lui dirai...

*

— C'est qui ce Nino ? Marraine le connaissait ?

— Non. Pour elle, il est resté une silhouette, un ouvrier comme il y en a des dizaines à l'Opéra.

— Et toi, tu sais qui c'est ? Et comment tu sais qu'il la regardait et qu'il passait son temps à la dessiner ?

— Oh, moi... n'oublie pas que ton daddy préféré a travaillé dans le cinéma, les histoires, quand on ne les connaît pas, on les invente. Je t'invite à dîner ? Je connais un restaurant indien pas trop loin. Revenons à ta marraine...

Mardi 12 mai 1961,

heure du déjeuner, Opéra de Paris

Avant cet hiver maudit, Nicole et Lily sortaient ensemble dans les rues de Paris. Après les cours, elles aimaient marcher, traverser la Seine jusqu'à l'Opéra, boire des diabolos menthe en faisant jouer le juke-box, *Rock around the clock* au fond du café Le Balto. Personne à l'Opéra ne savait qu'elles allaient là-bas, surtout pas M^{lle} Bellesjambes !

Elles riaient de tout, le patron les appelait Nicky-Lily et Lily-Nicky les sœurs jumelles. Les élèves des Beaux-Arts emplissaient par vagues ce café des bords de Seine. Nicole s'était mis dans la tête qu'entre artistes on devait s'entendre, et qu'à tout prendre autant rencontrer des garçons peintres ou sculpteurs que des garagistes ou des plombiers. Avec son père architecte, son appartement de la rue Girard-de-Saint-Armand dans le VIII^e arrondissement, au milieu des ministères, Nicole avait toujours eu des goûts de luxe. Choisir quelqu'un en fonction de son métier, Lily trouvait ça bête : un garçon, quand il a un regard et un sourire qui vous font fondre, on se fiche bien qu'il soit maçon ou président de la République. D'ailleurs, Nicole était un peu amoureuse de son frère, et Michel était instituteur, pas artiste, c'est bien la preuve que le métier ne compte pas en amour. Lily avait remarqué le regard de Nicky qui s'attardait sur son frère quand il les accompagnait au ciné. Elle se moquait d'elle :

jamais Michel ne regarderait une danseuse, il n'aimait que les intellectuelles aux bras chargés de livres, il avait trop besoin d'échanger des idées, de philosopher à longueur de journée. La seule danseuse qu'il aimerait jamais, c'était elle, Lily.

Nicole avait bafouillé. Elle avait affirmé qu'elle était aussi une intellectuelle, la preuve, elle lisait Françoise Sagan. Et elle avait lu *Lolita* aussi, ce roman tellement... charmant. Elles avaient éclaté de rire, elles étaient légères et gaies. Elles sautillaient à pas de lutins sur les bords des trottoirs. Puis il y avait eu cette lettre, « Bon pour le service ». Michel avait vingt ans, il était appelé en Algérie. Le ciel s'était déchiré au-dessus de Lily.

— Dépêchez-vous, Mesdemoiselles. Ah, il ne reste que vous Mademoiselle Liliane...

La femme chargée du ménage posa son seau et ses balais au milieu de la salle de danse. Dans les miroirs, reflets en échos, des centaines de balais se faisaient de l'œil sous leur frange. Des balais trop sages pour un ballet immobile. Lily se dit qu'il ne fallait pas qu'elle oublie son écharpe, ce mois de mai était tellement froid... À croire que le printemps n'avait pas envie de s'installer cette année.

Mardi 12 mai 1961,
heure du déjeuner, quartier de l'Opéra

Lily s'est retrouvée dehors, au milieu de rues plates, inertes, dans une lumière de plomb. Une lumière lourde, sirupeuse, belle ambiance pour un enterrement... Ça tombait bien, ça faisait quelques jours que Paris vivait dans le lugubre, au moins deux semaines, depuis cette histoire de généraux à Alger qui avaient essayé de renverser le gouvernement. Les Parisiens ne respiraient plus. Ils redoutaient les explosions qui pouvaient leur tomber dessus à tout moment. Lily, elle, avait peur pour son frère. Elle avait grandi dans une famille sans dieu ni messe, mais aujourd'hui elle se prenait à inventer des prières pour qu'on donne aux Algériens ce qu'ils voulaient et que Michel lui revienne. Le retour de Michel, c'était la seule chose qui comptait !

Un autobus l'a frôlée. Le chauffeur a klaxonné comme un père hurle après un enfant qui a traversé la route sans regarder. Lily a marqué un temps d'arrêt. Elle a imaginé la mort, une mort couleur rose poudré. En octobre, quand Michel était parti, elle avait repensé à leur père, à sa mort. Leur mère n'en parlait jamais. Ce n'était pas à elle que Lily aurait pu raconter ses angoisses d'enfant, ces nuits quand elle appelait son père, qu'elle se réveillait en sursaut pour s'apercevoir que le vrai cauchemar c'était la réalité : elle avait cinq ans et son papa était mort. Michel venait dans son

lit pour la consoler ; sa mère, jamais. M^{me} Leguen dormait dans la chambre d'à côté, assommée de cachets. Alors, quand Lily s'était retrouvée seule avec sa mère, les mots n'étaient pas venus, il était trop tard pour ça. Le soir, chez elles, la lampe au-dessus de la table n'arrivait pas à forer le silence, à racler les non-dits. M^{me} Leguen rangeait, elle cousait, pliait tout ce qui traînait. Aussitôt le repas terminé, les assiettes essuyées, empilées bien à l'étroit dans le placard aux étagères tapissées de fleurs mauves, Lily se réfugiait dans sa chambre.

Elle préférait ne pas y penser, elle a accéléré. Devant elle, des amoureux s'enlaçaient. L'homme s'est penché vers la jeune femme, il a embrassé ses cheveux, la femme lui a tendu ses lèvres. Lily a souri, les amoureux ne s'apercevaient même pas qu'elle était tout près d'eux, ils ne voyaient rien, le monde pouvait s'écrouler, une bombe exploser, qu'importe quand on s'aime. Ils se comprenaient sans se parler, ils étaient beaux... *J'ai à vous parler.* M^{lle} Bellesjambes ! Lily s'est dépêchée, elle devait arriver avant l'heure du cours et affronter son professeur. On ne plaisantait pas avec la discipline à l'Opéra.

Mai 1961,
quelque part dans une casemate

J'aurais dû mourir. Mais non. Le corps est notre propre ennemi. Il nous lâche quand on a besoin de lui mais il résiste quand on voudrait qu'il crève, que la baudruche se dégonfle, se tasse et devienne un galet de boue qu'on met au fond d'un trou. Et basta. Mais j'ai survécu. J'y ai juste laissé le silence. De jour comme de nuit, mes oreilles sifflent. Depuis cette putain de grenade, j'ai l'impression d'avoir des cocottes vapeur plein le crâne. Quelle idée aussi j'ai eu d'essayer d'aller plus vite qu'une grenade ? Pourquoi cette femme a voulu retourner dans son gourbi ? J'aurais pu y rester, c'est ce que me reproche l'adjudant. Trois jours de corvées de chiottes pour me faire passer l'envie de jouer au protecteur de la veuve et de l'orphelin. Est-ce que je pourrai encore écouter Coltrane et Miles Davis ? Ces sifflements vont pas me bousiller les notes du sax, ce serait trop rude ! Mais j'ai le temps de voir venir, ici, mes oreilles ne me servent pas à grand chose. Et les sifflements, la nuit, ça étouffe les cris des fellaghas qu'on interroge. Vu les beuglements qu'ils poussent, les pauvres bougres doivent pas être à la fête... Il faut que j'arrête de me mentir. Je suis venu ici au nom de la civilisation, de la connaissance à apporter à ces peuplades qui n'en demandaient pas tant, mais leur pacification, c'est du bobard. Un papier cadeau pour enrober le paquet de

merde. Une façon de ne pas appeler guerre ce qui est pire qu'une guerre.

*

— Mais...

— Mais quoi, Lor' ?

— Michel ne savait pas que la guerre était sale avant d'aller la faire ? Avec les jeux vidéos, les infos, internet et la télé, aujourd'hui, tout le monde sait ça.

— Disons qu'il ne voulait pas le voir. Personne ne voulait regarder la vérité en face. Notre grand-père était mort pendant la première guerre mondiale, le père de Michel avait été blessé au tout début de la seconde, Michel voulait peut-être les venger. Mais je pense plutôt qu'il a vraiment cru qu'ils allaient se battre pour que la civilisation, les valeurs de la République et celles des droits de l'Homme continuent d'être respectées sur ces terres éloignées de la France. Après...

— Après quoi ?

— Après, c'était différent. Michel a vu tellement de choses là-bas. Il s'est mis à douter de tout, et surtout de la civilisation, qui n'était pas toujours là où on le pensait. Il pensait que la pourriture prenait sur tous les terrains, qu'elle gangrenait tout.

— Et pendant ce temps, Lily l'attendait. Elle savait ce que son frère vivait ?

— Non. Il n'écrivait plus, il n'osait plus.

Mardi 12 mai 1961, rive gauche

Lily marchait vite. Sans qu'elle s'en soit aperçue, ses pas l'avaient menée trop loin, de l'autre côté de la Seine, sur cette rive gauche qu'aimait tant son frère. Un quartier de librairies, les bureaux des éditeurs, des cafés aux terrasses pleines de jeunes fauchés mais prêts à refaire le monde, et les caves à jazz, la nuit. Elle a regardé son bracelet-montre, moins d'un quart d'heure pour remonter jusqu'à l'Opéra, elle devait accélérer encore.

Au début, Michel écrivait. C'était encore le Michel que Lily connaissait par cœur, *son* Michel. Il parlait des paysans qu'on chassait de leurs villages, de la misère, de ce nouveau copain, Yassim, avec qui il parlait de Dieu et de Allah, des colis qu'il voulait qu'on lui envoie, avec des cigarettes et des journaux, *Le Monde*, *l'Obs* et *l'Express*. Dans une lettre, il décrivait la pluie, la pluie fine de leurs vacances d'hiver à la Baule, cette pluie qui lui manquait... Il racontait la chambrée et les copains, les villages, les montagnes escarpées striées de rivières. Les enfants et les femmes à qui il enseignait comme il pouvait, ils étaient si nombreux. Michel racontait comment, sans livre ni cahier, il mimait les lettres de l'alphabet. Il faisait rire Lily, il savait bien qu'elle s'inquiétait. Ses mots la rassuraient, elle les attendait. Il parlait de *perme*, une permission pour passer quelques jours en France avec nous. Cette perme,

Lily l'attendait plus que tout au monde. Mais, sans cesse repoussée, la perle n'arrivait jamais.

Les lettres s'étaient espacées. Michel ne parlait plus que de broutilles, le temps qu'il faisait, ce qu'il mangeait. Il n'était pas heureux, Lily l'avait senti. Il taisait quelque chose, mais quoi ? L'inquiétude avait grandi, elle avait rongé la bonne humeur de Lily. La ballerine n'avait plus envie de Balto ni de *rock'n'roll*. Plus de Michel, plus de sorties. Plus d'envie ni de désir. Juste l'attente de son retour.

Elle se sentit faible d'un coup, un vertige. Elle avait l'habitude, elle aimait presque cette sensation de se dissoudre. Elle s'adossa contre un arbre, ça allait passer. Mais elle ne serait jamais à l'heure à temps si elle traînait. Il faudrait qu'elle mange, qu'elle avale quelque chose. Tout la dégoûtait.

Reprendre son souffle. Ne pas courir. Marcher vite. Respirer.

Après cette lettre qui parlait de pluie, Michel avait changé, Lily l'avait lu dans ce que son frère taisait. Et l'horreur était arrivée, ce que Lily redoutait le plus au monde : le silence. Plus une lettre, plus un mot depuis des semaines. Lily avait beau se dire que si Michel avait été tué, l'armée les aurait averties, elle ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer le pire. Parfois, elle rêvait qu'elle marchait au milieu de bombes qui explosaient, entre des cratères qui mettaient à nu les entrailles de Paris. Les pavés sortaient des rues comme de vieux chicots de la bouche d'un clochard, des rires édentés qui résonnaient longtemps après qu'elle se soit réveillée. Quand elle avait appris qu'il y avait eu un attentat au plastic

sur l'avenue de l'Opéra, elle avait pensé un instant que son rêve était réalité. Un instant seulement... Ce n'était qu'un petit explosif de rien du tout, il n'avait même pas fait de victime. Mais depuis, on croisait des policiers partout. Et sa mère n'arrêtait pas de lui dire de faire attention. Attention à quoi ?

Bombes ou pas, Lily continuait de marcher dans les rues. L'Opéra, enfin, elle y était. Lily passa par la grande porte et se précipita dans l'escalier.

Mardi 12 mai 1961, après-midi,
un cours à l'Opéra

Dans les vestiaires, Nicole et son groupe de copines étaient déjà en train de s'échauffer. Lily se déshabillait à toute vitesse, Nicole s'est approchée d'elle :

— M^{lle} Bellesjambes a son air de King-Kong, tu vas ramasser un de ces orages...

Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? Ni King-Kong ni ses orages ne feraient rentrer Michel plus vite. Lily s'accrochait à cette idée, en même temps, une engueulade de M^{lle} Bellesjambes, ça secouait salement, et Lily n'y était pas habituée. C'était bien la première fois que ça lui arrivait. Elle entra dans la salle de cours en apnée.

— Ça ne va pas du tout. Lily !

Le cri de M^{lle} Bellesjambes la fit sursauter. Une veine palpait sur la tempe de son professeur ; debout, Lily attendait la tempête. Elle pensa que c'était absurde, marrant, mais elle se sentait comme dans une bulle, ailleurs. Elle ne voyait que cette trace violette qui frémissait.

— Qu'est-ce que vous croyez ? La danse, il faut tout lui donner, tout ! Vous n'êtes plus à ce que vous faites, vous n'êtes pas concentrée. Vous m'entendez ? Lily !

M^{lle} Bellesjambes a attrapé son bras, elle a effleuré la boursouffure du pansement sous le justaucorps, et eu un

temps d'arrêt. Elle a soulevé le tissu. Le pansement était là, qui la narguait. Elle l'a arraché.

— Un tatouage ! Mais vous êtes folle ! Un tatouage, comme un vulgaire marin...

Lily a reculé, elle ne répondrait pas. La veine mauve continuait de palpiter. M^{lle} Bellesjambes ne pouvait pas comprendre. Lily a regardé au-delà de la lucarne ouverte sur les toits, jusqu'aux nuages lourds de gris accumulés.

— Une danseuse tatouée, on n'a jamais vu ça ! Je devrais vous chasser. Vous m'entendez ? Lily !

M^{lle} Bellesjambes secouait son bras. Si elle secouait plus fort, le bras se démembrerait, sûrement, et Lily deviendrait une poupée démantibulée, condamnée à pourrir au fond d'un grenier.

— Un tatouage sous le sein. Mais vous vous prenez pour qui, ma fille ? Vous croyez entrer dans le corps de ballet avec cet esprit ?

Lily a senti son visage se vider de son sang. Elle s'est détachée de cette femme qui avait osé la toucher. Son corps tremblait comme les feuilles de l'arbre sous le vent qui se lève. Elle a caressé la boursouffure sous son sein, à la place du cœur. Elle était encore douloureuse, elle n'avait que quelques jours. Le 2 mai, dix jours auparavant, Lily avait eu seize ans. Elle s'était fait tatouer une rose et un bouton de rose enlacés. La rose pour Michel, le bouton pour elle, frère et sœur liés à jamais, éternel cadeau d'anniversaire. Elle était allée voir Mame Marthe, la vieille marraine

de leur père, une dame qui avait beaucoup vécu et qui connaissait des tas de gens étonnants. Elle habitait près du Trocadéro, dans une loge de concierge, mais quand elle racontait sa vie, tout Paname tenait dans ses dix mètres carrés. Elle lui avait donné une adresse à Belleville, lui avait conseillé de s'y présenter de sa part et avait juré de n'en parler à personne. Le tatoueur était un vieux bonhomme maigre, il n'avait pas eu l'air surpris, il n'avait rien dit. Au nom de Marthe, il avait hoché la tête puis avait planté l'aiguille dans sa peau. Brûlure.

M^{lle} Bellesjambes s'est étranglée :

— Et le concours ? Vous y pensez, au concours ? Vous avez toutes les chances d'y arriver, vous êtes une des meilleures, vous le savez. Et c'est maintenant que vous vous laissez couler ?

Par la lucarne entrouverte, un vent frais est venu cingler les joues de Lily. M^{lle} Bellesjambes s'est éloignée. Un tic nerveux secouait sa paupière lourde de khôl.

— Je devrais vous chasser. Les circonstances... Votre mère m'a dit à quel point vous étiez affectée par le départ de votre frère. Je comprends, moi-même, un neveu. Enfin... je ne peux pas... Mais faites attention à vous, Lily. Concentrez-vous pour le concours, ne pensez qu'à ça. Et cachez cette horreur, que personne ne la voie, jamais ! Par pitié.

*

Sur son toit, Nino glissa son crayon de bois entre ses lèvres. Deux mois qu'il avait arrêté de fumer, ses poumons étaient en train de se faner. Cette fois, il devait y arriver, c'était ça ou mourir. Un chat vint se frotter à sa jambe. Nino se pencha pour le caresser, l'animal s'enfuit. En bas, les voitures filaient, les passants s'agitaient, minuscules insectes sur la route du soir. Un bus roulait vers l'ouest. À moitié décrochée, une affiche « Miles Davis à l'Olympia » battait dans le vent, elle annonçait un concert déjà passé. Nino aurait pu y emmener Lily, il aurait pu l'inviter. Il aurait suffi de lui dire : « Lily... je sais que vous vous appelez Lily. Lily, voulez-vous venir écouter du jazz avec moi ? » Il y a quelques semaines, Lily souriait encore. Aujourd'hui, devant ce regard, cette absence, Nino n'imaginait même pas lui dire un simple « bonjour ». Maintenant qu'il savait pourquoi Lily était triste, il trouverait comment la faire rire. Il sortit son chiffon, cracha sur le zinc et se mit à l'astiquer. Il y mit toute sa force. Sa belle était triste, son frère lui manquait. Qu'importe. Un frère, ce n'était pas un rival. Nino n'était pas en danger. Il écrirait le prénom Lily sur tous les toits de Paris, il se ferait chat pour la consoler. S'il le fallait, il deviendrait fauve pour la protéger. Et un jour, enfin, il serait prêt. Un jour, il lui parlerait, elle le verrait. Ce jour-là, enfin, elle saurait qu'elle était faite pour lui, qu'il était son unique possible, l'amour de sa vie. Lui qui vivait seul depuis tant d'années, il ne vivait que pour ce moment, cet instant où Lily lui dirait enfin les mots qui tournaient sans cesse dans sa tête. Je t'aime, Nino, je n'aimerai jamais que toi...

*

— Il est bizarre ton Nino... S'il avait eu internet, il se serait moins fait *iech* à toquer ta Lily, et ils se seraient peut-être mis ensemble, ça aurait fait moins d'histoires. Il pouvait pas lui téléphoner ?

— Nino ne vit pas sur facebook, Lor', il vit sur les toits de l'Opéra dans un temps sans téléphone portable...

— Ni télé, je sais.

— Si, la télé existait, mais tout le monde ne l'avait pas.

— Super... Heureusement qu'elle avait la danse, grand-tatie Lily, sans ça, bonjour l'ennui en mode majeur. Et toi, tu passais ton temps à quoi ?

— J'inventais des histoires, je me faisais du cinéma, avant d'y travailler pour de bon. Les lumières... j'aime bien la lumière.

Mardi 12 mai, fin d'après-midi, vers les quais

L'orage a détrempe les rues. Aussi vite fini qu'éclaté, il a laissé la ville ruisselante. Les mots de M^{lle} Bellesjambes se cognaient les uns aux autres dans le cerveau de Lily. Des billes dans un flipper. Elle marchait sur la bordure des trottoirs. Un pas, deux pas, si elle arrivait à compter jusqu'à cent sans tomber, la guerre finirait et Michel reviendrait avant l'été. M^{lle} Bellesjambes pouvait dire ce qu'elle voulait, Lily s'en moquait. Trois, quatre... Chauffard ! Une voiture est passée trop près d'elle, sa jupe est tout éclaboussée de boue. Lily a maudit l'abruti. Un pied dans le caniveau, elle a perdu.

Recommencer. Il fallait qu'elle y arrive. La danse, ce n'était pas sa vie après tout, elle faisait ce qu'elle voulait. Elle se tatouait comme elle en avait envie. Un, deux, trois... au premier faux-pas, Michel serait perdu. Elle a trébuché, une voiture a klaxonné, encore perdu.

Accélérer. Descendre jusqu'à Palais Royal, longer Rivoli, jusqu'à la Seine. Une nouvelle fois, un automobiliste l'a aspergée d'eau sale. Ses chaussures ouvertes laissaient couler l'eau en rigole jusqu'au bout de ses pieds. Lily est arrivée devant la boutique, trempée. Elle a poussé la porte, le carillon a tinté. Comme tous les jours depuis des années.

L'odeur âcre des chiures d'oiseaux, des graines et de l'eau croupie l'a submergée, les pépiements vrillaient ses tympans.

Un oiseau, c'est gai ! C'était la devise de sa mère, qui était prête à tout pour vendre son cheptel. Deux oiseaux, c'est déjà beaucoup, mais une oisellerie entière, c'était un cauchemar. L'oisellerie de sa mère, M^{me} Leguen. Lily vivait là avec elle, au-dessus de la boutique, une seule adresse pour elles deux : « Oisellerie-graineterie des Anges », quai de la Mégisserie.

Une fois passée la boutique, derrière la caisse, on montait un escalier en colimaçon qui débouchait dans la cuisine. La pièce était assez grande pour qu'on y prépare et qu'on y prenne les repas. On y entendait les bruits étouffés des oiseaux. Il y faisait chaud, un vieux poêle à charbon faisait office de chauffage pour tout l'appartement et gardait tiède le café que sirotait sa mère tout au long de la journée, jusqu'à tard le soir. Derrière la cuisine, une pièce sans fenêtre servait de salle d'eau. Elle n'était pas très confortable. Au plus froid de l'hiver, pour ne pas se geler, on y faisait flamber de l'alcool à brûler dans une vieille casserole, mais il y avait une douche depuis peu, le luxe de M^{me} Leguen, qui était une *femme moderne* comme elle disait. Encore au-dessus, c'était l'étage des chambres. Au départ, il y en avait deux, celle des parents et celle de Michel. À la naissance de Lily, on en avait partagé une : Michel d'un côté, Lily de l'autre. La fenêtre avait elle aussi été divisée pour donner deux pièces tout en longueur mais avec vue sur la Seine. Cette demi-fenêtre, c'était le seul endroit de l'appartement où Lily se sentait vraiment bien. Elle y passait de longs moments à regarder les reflets des lumières sur l'eau, les bateaux, si lents. Et les

oiseaux libres, ceux que personne, même pas sa mère, ne mettrait en cage.

Depuis le départ de Michel, elle allait souvent dans sa chambre. Elle regardait sa collection de porte-clefs accrochés au mur, la tablette de chocolat et le téléviseur miniatures, ses préférés. La photo de Brigitte Bardot au-dessus de son lit. Michel rigolait avec ça, il disait qu'il faudrait qu'il l'enlève, Claire serait sûrement jalouse quand elle verrait une pin-up au-dessus de son lit. Claire... Leur mère n'était pas au courant. Michel lui avait confié son secret avant de partir : il voyait cette fille de plus en plus souvent, il était amoureux et il faudrait bien qu'il la leur présente, un jour. Lily se demandait à quoi elle ressemblait. Est-ce que Michel lui écrivait à elle ? Peut-être que Claire avait des nouvelles, qu'elle savait ce que devenait Michel et pourquoi il n'écrivait plus à sa sœur ni à sa mère.

Lily aimait bien ouvrir la boîte à trésors de Michel, un coffret en miroir posé sur sa commode. Il était très fragile, Michel lui avait toujours interdit d'y toucher. Michel n'était plus là pour lui interdire quoi que ce soit...

Des coquillages ramassés tout au long des étés passés à la Baule, une pièce de 1938, l'année de sa naissance, la croix de combattant volontaire de grand-père, quelques roubles venus d'on ne sait où. Michel possédait une quantité impressionnante de disques, du jazz, Léo Ferré et Juliette Gréco. Ils étaient posés sous l'étagère de ses livres d'enfant, des Rouge et Or bien alignés. Au-dessus, tous les livres qu'il

avait achetés ces dernières années, *La Condition humaine*, *La nausée*... Lily en a attrapé un au hasard, *L'Étranger*, Albert Camus. Elle l'a ouvert. *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. »*

Maman est morte... C'était d'un gai ! Lily avait bien essayé de lire les livres de son frère. Mais les mots glissaient, elle n'arrivait pas à les retenir, les phrases se disloquaient. Plus rien n'avait de sens depuis que Michel était parti.

Lily est entrée dans sa chambre, elle a jeté son écharpe et sa veste sur son lit. Pourquoi la guerre ? Elle a balayé la pièce du regard. C'était encore une chambre d'enfant, avec ses poupées, ses peluches. Quand elle était petite, Lily leur parlait. Elle leur demandait pourquoi son père était mort avant qu'elle soit grande, pourquoi le ciel était bleu et pourquoi il fallait toujours manger la viande avant d'avoir un dessert. Elles lui répondaient, Lily entendait leur voix dans sa tête, elle imaginait des réponses. Aujourd'hui, pas une peluche, pas une poupée pour répondre à ses questions. C'est qu'elle n'avait plus l'âge des poupées ! Lily envoya voler un cygne déplumé contre le mur. Au passage, une photo a valsé, Michel et elle, enfants, riant sous la neige. Leur père était encore vivant à l'époque, c'est lui qui avait pris la photo. Michel n'avait pas le droit de la laisser seule ! Pas le droit de ne pas écrire. Lily s'acharnait sur l'oiseau, elle le frappait contre son lit, le bourrait de coups de poing.

— Lily ? Lily, arrête...

Sa mère était là, debout dans l'encadrement de la porte. Lily ne l'avait pas entendue. M^{me} Leguen a ramassé la peluche, elle l'a posée sur la commode. Lily fixait une fissure sur le mur. Sa mère s'est assise près d'elle, sans rien dire. Ses doigts ont rajusté une mèche de cheveux sur le front de Lily. Son regard s'est perdu sur la photo tombée au pied du lit, il a filé sur la Seine où un bateau-mouche faisait rugir sa corne de brume.

— Lily...

Lily a détourné son visage, elle a serré les lèvres pour ne pas hurler. Sa mère a hoché la tête. Elle a fait un geste pour lui prendre la main, Lily l'a retirée.

— J'ai appelé son régiment, on m'a dit de ne pas m'inquiéter, rien à signaler. Ils ne peuvent rien me dire, Michel doit être en mission, il n'a tout simplement pas de moyen d'envoyer du courrier...

— Pas une seule boîte aux lettres dans ce pays ? Je croyais que c'était la France, là-bas... Il y a quelque chose, c'est sûr, ils ne veulent rien nous dire, ils cachent un truc, Michel est blessé, ou prisonnier des fellaghas, ou même...

— Lily ! Arrête. On ne sait rien, pas la peine de s'inventer des horreurs avant qu'elles ne soient réelles !

Sa mère serrait les mâchoires, son corps tout entier tremblait. Et si elle mentait ? Si Michel était mort, que sa mère le savait et qu'elle voulait le lui cacher ? Jusqu'à quand pourrait-elle tenir un mensonge comme celui-là ?

— Lily... Michel reviendra. Regarde ton poignet, il est trop maigre. Il faut manger, sortir, voir tes amis... Tu as seize ans, Lily !

— Oui, j'ai seize ans ! Et lui vingt. Il n'avait pas le droit ! Il m'a promis, quand papa est mort, tu te souviens ? Il m'a dit que jamais il ne m'abandonnerait. La danse, c'était pour lui, rien que pour lui. Ça sert à quoi, maintenant, s'il n'est plus là pour me regarder ? À quoi ça sert, toutes ces heures à répéter pour être la meilleure ?

— Ça sert à être fière de toi ! Vivre, ça s'apprend. Il faut de l'élégance...

— De l'élégance ?

— Oui, Lily, l'élégance de la vie. Sourire même quand on est brisé à l'intérieur, c'est ça, l'élégance. Tu veux être belle ? Souris. C'est ce que ton frère voudrait.

Sa mère s'est levée. Elle a ramassé les bouts de verre brisé, remis en place la photo dans son cadre.

Un cri a submergé Lily, elle a explosé :

— Je me fiche de ce qu'il voudrait, tu comprends ? Il me manque, j'en crève !

Sa mère s'est retournée, sa voix était dure.

— Et moi, tu crois que je n'en *crève* pas comme tu dis ? Tu te crois seule au monde à souffrir, quand des femmes perdent leurs enfants, leurs maris ? Tu crois que ça ne me fait rien de savoir mon fils loin, qui souffre peut-être, sans que je puisse rien y faire ? Toi, toi toi. Tu ne penses qu'à toi.

Elle est sortie. La porte a claqué. L'écho du choc a mis Lily KO. Elle a sombré sans même prendre le temps de se déshabiller.